Gwenaëlle Aubry

Partages

roman

MERCVRE DE FRANCE

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Romans

LE DIABLE DÉTACHEUR, Mercure de France, 2012 (première édition Actes Sud, 1999).

NOTRE VIE S'USE EN TRANSFIGURATIONS, Actes Sud, 2007.

PERSONNE, Mercure de France, 2009, prix Femina (Folio n° 5200).

L'ISOLÉE, suivi de L'ISOLEMENT, Mercure de France, 2010 (première édition Stock, 2002, 2003) (Folio n° 5201).

Essais

PLOTIN. TRAITÉ 53 (I, 1). QU'EST-CE QUE L'ANIMAL ? QU'EST-CE QUE L'HOMME ?, traduction et commentaire, Cerf, 2004.

DIEU SANS LA PUISSANCE, Vrin, 2006.

LE (DÉ)GOÛT DE LA LAIDEUR, Mercure de France, 2007.

LE MOI ET L'INTÉRIORITÉ (études réunies en collaboration avec Frédérique Ildefonse), Vrin, 2008.

Extrait de la publication

PARTAGES

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Gwenaëlle Aubry

PARTAGES

ROMAN

MERCVRE DE FRANCE

© *Mercure de France, 2012.*

Extrait de la publication

À J. et S. F.

« Une flamme de feu passa entre les chairs partagées. »

Genèse 15, 17

« Elles le trouvèrent si beau qu'elles se firent des coupures aux mains. »

Coran 12, 31

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Jérusalem, rue al-Silsila

Au début, je n'allais pas au-delà du Mur. Je ne m'en approchais pas. Je le regardais de haut, depuis la petite place de Misgav Ladah, dans un éblouissement de pierre et de lumière. Une lumière inhumaine, calcaire, de canyon, de désert, répercutée par les arches blanches, les drapeaux étoilés, l'or du Dôme du Rocher. Le Mur, lui, absorbe tout, le grand éclat et les ombres des fidèles, les larmes et les noms sacrés, les prières de papier glissées dans ses fentes. Ce n'est pas cela qu'il faut faire, je le sais. Peu de temps après notre arrivée, j'y suis allée seule, sans le dire à ma mère. Il y avait foule, ce jour-là. Deux garçons joufflus, gauches et fiers, célébraient leur bar-mitzvah. De l'autre côté de la barrière, mères, sœurs, tantes montaient tour à tour sur des chaises pour les regarder. Je me suis assise près d'elles, du côté des femmes, surprise d'accepter ça, pourtant je n'étais pas comme elles ni comme les autres, en foulard et jupe longue, serrées sur les bancs, leur bébé sur les genoux ou dans des poussettes, et qui, face au Mur, attendaient, patientes, silencieuses, captives d'une

Extrait de la publication

scène où rien ne se jouait qu'encore et toujours l'attente mais moi, songeais-je en les regardant, moi je n'attends pas, je suis trop jeune pour cela, à dix-sept ans je les veux maintenant les règnes, les justices, les pardons, *tsedek*, *mehila*, ces mots-là me traversaient que jamais dans ma langue je n'aurais prononcés, voilà le pays qui me monte à la tête à la bouche me suis-je dit, je ferais mieux de rejoindre les touristes derrière leurs caméras, de rire de tout cela, mon frère m'a raconté que c'est ici qu'il a demandé Yaël en mariage mais comment ont-ils fait, étaient-ils chacun d'un côté de la barrière, elle perchée sur une chaise — quand tout à coup j'ai remarqué une fille debout derrière un parasol replié. Elle était plus jeune que moi, vêtue d'une blouse et d'une jupe noire qui tombait sur des bas de laine blanche et des vieilles baskets. Cachée derrière le parasol, loin du Mur mais tournée vers lui, elle priait, les yeux clos, en oscillant doucement, le visage enfoui dans les Tehilim comme des larmes dans une main. Sous son foulard on distinguait des mèches blondes, un front haut et pâle, le teint clair des filles de l'Est — peut-être une Polonaise, comme Perla, comme la grand-mère aussi que je n'ai pas connue et dont je porte le prénom mais qui m'a légué sa peau mate, ses cheveux noirs (tu n'auras pas de problèmes, à Jérusalem, disaient David et Yaël pour me taquiner, on pourrait te prendre pour une Arabe). Alors je ne sais pas pourquoi, je me suis levée, je me suis approchée du Mur, collée à lui les yeux fermés, les mains posées sur les pierres

Extrait de la publication

tièdes où poussent des herbes folles. Un instant j'ai eu l'impression qu'il me portait comme une terre. Je n'entendais plus rien, j'étais ailleurs et en même temps arrivée. Je me suis souvenu de ce que disait mon grand-père quand j'étais enfant : Dieu est partout, Sarah, comme la mer qui remplit une grotte sans en être diminuée, regarde-toi dans ce miroir (le bras passé sur mes épaules il me conduisait devant le grand miroir posé sur la commode dans la chambre obscure de son appartement de Brooklyn), et maintenant dans celui-ci (il me tendait le petit face-à-main de Perla) : c'est bien toi qui es là, tu le vois, à peine plus grosse qu'une noix ou grande comme tu l'es déjà, alors si tu peux être dans deux miroirs à la fois, petite Sarah, songe à ce que peut Dieu.

Je me souvenais de cela, l'autre jour, assise sur le banc de la place de Misgav Ladah, les yeux fermés derrière mes lunettes noires, goûtant le soleil encore si chaud tandis qu'à New York tout doit être déjà gris et pluie, quand une voix m'a fait sursauter. Un garçon se tenait devant moi, à peu près de mon âge. Il portait un tee-shirt poussiéreux, un pantalon de toile déchiré et un sac de gravats. Il n'avait pas l'air de me vouloir du mal mais il parlait arabe et la place était vide, alors j'ai eu peur je me suis levée. J'ai traversé la place et je me suis retrouvée rue al-Silsila. C'était la première fois que je sortais seule du quartier juif, ma mère et David disaient qu'il ne fallait pas. Au lendemain de notre arrivée, nous étions allés nous promener sur le

Extrait de la publication

Cardo puis déjeuner à Hurva Square. Tout était si vaste, si propre et si luxueux, ma mère, ravie, s'arrêtait devant les vitrines de bijoux et d'antiquités, elle a même failli acheter un tableau où l'on voyait des parachutistes avec leur béret rouge pleurant, enlacés, devant le Mur reconquis. Moi, j'étais surprise, un peu déçue aussi, autant aller à Borough Park où il y avait, au moins, des voitures et des bus, des épiceries et des enfants, à quoi bon traverser les frontières. Mais ensuite j'ai découvert, seule, les petites rues qui dévalent vers le Mur, les places silencieuses plantées d'oliviers au feuillage immobile, les voûtes et les arcs brisés, les volées de marches débouchant sur le vide, les façades blanches aux fenêtres grillagées surplombées de réverbères, des globes laiteux, opaques, qui absorbent la lumière, des rues composites, faites de bribes de shtetl et d'Orient, des fragments d'un rêve dont les bannières frappées de l'étoile de David affichent le blason, le parcourant je pensais à Aron, mon grand-père, qui toute sa vie avait dessiné d'autres rêves, d'immenses esplanades et des rues rectilignes, des tours de verre tranchant sur le ciel, des ponts suspendus si haut que leurs filins d'acier se tissaient au tracé des avions, des villes transparentes où rien ni personne n'était plus à cacher, sans ombre ni secret, mais dans ces rues que j'arpentais les pierres claires n'avaient pas d'histoire, les murs aveugles pas de mémoire, simple décor surgi autour de ceux qui les habitaient, c'était eux qui venaient de très loin d'il y a très longtemps, pro-

Extrait de la publication

jetés sur les murs blancs comme sur un écran les personnages d'un film muet, d'ailleurs j'avais beau les regarder tous me croisaient sans me voir, ils défilaient devant moi, si proches que j'aurais pu les toucher et pourtant séparés, hommes vêtus de lourds manteaux noirs et râpés, enfants trop calmes portant kippa blottis contre des mères coiffées de chapeaux cloches les bras chargés de paniers à provisions, taciturnes, hâtifs, leurs pas comme étouffés par une neige invisible.

Enfant, quand quelqu'un mourait, on me disait qu'il était en Israël. Eretz Israël, c'était la terre des morts, c'est-à-dire celle où ils vivaient leur vraie vie, au milieu de déserts d'abondance, de rivières de lait et de miel, sous des ciels étagés comme des voiles. Face à ces ombres glissant sur les murs blancs, je pensais à Perla, à Sarah, et à l'autre David, un instant j'ai eu la certitude qu'elles les avaient connus, qu'elles auraient pu m'en parler.

Mais ce jour-là, j'ai tourné à l'angle de Misgav Ladah, et je me suis retrouvée rue al-Silsila : et c'était d'un coup comme si la ville avait basculé, comme si quelqu'un avait joué à en inverser les coordonnées, le décor tourne et les façades aveugles deviennent des grottes à trésor pleines d'étranges scintillements, le ciel vide découpé par les terrasses se masque de bâches et de dais, j'étais comme Dorothy dans *The Wizard of Oz*, projetée dans un monde bariolé et menaçant, je marchais vite, sans répondre aux vendeurs qui me hélaient dans un mauvais anglais,

Extrait de la publication

j'avais donc encore l'air d'une petite Américaine pourtant je ne me sentais plus comme elles, ces filles insouciantes assurées qui marchandaient des colliers de corail, un peu plus loin un homme massif coiffé d'une *knitted kippa* achetait des épices alors, à mon tour, je me suis arrêtée pour regarder des coffrets en bois d'olivier. Le marchand s'est approché, il avait une trentaine d'années, un keffieh noir et blanc comme les damiers qu'il vendait et des yeux étrangement clairs qui glissaient sur mes jambes. Je ne sais pas pourquoi, il s'est adressé à moi en hébreu. J'ai reposé le coffret et j'ai fait demi-tour. J'avais l'impression que tout le monde me regardait, les petits vendeurs de jus d'orange et les enfants assis sur le pas des portes, les groupes d'adolescents qui fumaient, adossés au mur, un genou replié comme de grands oiseaux aux aguets, les écolières qui traînaient leur cartable, et même les femmes à la tête haute, au regard fier et fardé. J'ai hésité à tourner dans Misgav Ladah, puis je me suis souvenue que ma mère, qui se croit encore à New York et craint les courants d'air, avait fourré un foulard dans mon sac, un triangle de tissu bleu-gris qui me donne l'air d'une vieille dame et que je n'ai jamais voulu porter. Du côté droit de la rue, des miroirs sertis de mosaïques étaient accrochés à une devanture. Je me suis arrêtée devant l'un d'entre eux pour nouer le foulard sur mes cheveux. Et là, je me suis vue double. Un autre visage a surgi derrière moi, déjà voilé de gris. J'ai croisé le reflet de ses yeux, croyant me regarder, il a disparu. Je me suis retournée, et

Extrait de la publication

j'ai vu une silhouette vêtue d'un long manteau bleu nuit qui s'éloignait.

Hier avec ma mère nous sommes allées à al-Quds. J'attendais ça depuis des mois. Quand l'appel à la prière a résonné, j'étais déjà réveillée. Je crois que je n'ai pas dormi. J'ai entendu Youssef rentrer tard dans la nuit et peu après mon père qui se levait pour partir travailler. Je me suis habillée en silence. J'avais tout préparé : ma mère m'a prêté son abaya bleu sombre, en dessous, la blouse blanche que Youssef trouve indécente, j'ai mis mon foulard gris, et, pour le fixer, la pince à perles de nacre de grand-mère (elle la piquait dans ses cheveux qu'elle ne voulait plus couper et qui lui tombaient jusqu'aux pieds). Le salon sentait bon le café et la cardamome, et sur les tapis le soleil dessinait de grandes palmes poudreuses et mouvantes. Nous avons mangé le pain et le zaatar sans parler, pour ne pas réveiller Youssef. Je crois que ma mère avait aussi peur que moi qu'il nous empêche de partir. Elle me regardait, souriante, complice comme une sœur. Voilà des mois que je ne l'avais pas vue comme ça. Tout à coup Amir a surgi devant nous, dans son pyjama Mickey. Je l'ai porté avant lui, Raed et Youssef aussi, à force on ne voit plus que des taches rouges,

jaunes et noires. Il s'est blotti sur mes genoux, encore tout tiède et lourd de sommeil, le visage enfoui dans mon cou. J'ai respiré dans ses cheveux l'odeur de ses rêves de petit garçon, le pain chaud, la pierre sèche, le fenouil et le lupin. Quand nous sommes seuls, il ne joue plus au martyr, au héros, il arrête la guerre. Puis il s'est souvenu qu'il allait passer la journée chez Ibrahim et il a bondi comme une gazelle pour aller s'habiller. Nous l'avons déposé, en lui faisant promettre d'être sage, de ne pas sortir du camp, et nous sommes parties.

À cette heure-là, on pourrait se croire au village. Enfin, je ne sais pas, je ne connais pas, mais j'imagine que c'était comme ça, une journée sans cesse recommencée, des gestes paisibles et perpétués et la mort qui vient au bout et efface les visages, mais ce n'est pas grave puisque d'autres recommenceront, sans hâte ni mémoire. Les hommes qui travaillent sont déjà de l'autre côté, les autres dorment, il n'y a dans le ciel ni drone ni sirène mais un parfum de terre et d'amandier, les femmes lavent leur cour et à leurs pieds les enfants jouent à chercher leur reflet dans l'eau rare. Plus tard, sous la lumière fixe, on voit la poussière, les chats maigres dans les maisons rasées, les enfants crient d'ennui et les femmes allument la radio pour guetter les nouvelles. Puis vient le soir, on attend les hommes et ceux qui ne reviendront pas, on a peur des nuits où la lune se fend. Des voisines nous saluaient, nous souhaitaient bonne chance, l'ancienne institutrice qui jalouse ma mère parce qu'elle n'a

plus ni fils ni mari a crié de sa voix mauvaise Si leur Messie est arrivé il faudra nous le dire et toi Leïla c'est donc un mari que tu cherches chez eux pour t'être parée comme cela. Ma mère n'a pas répondu ni même pressé le pas. Je la déteste, cette femme mauvaise avec son œil en biais, et toutes celles qui tête baissée échangent des paroles sur nous et sur le travail de Père. Mais hier ça n'avait pas d'importance, hier, je partais, loin des murs et des rumeurs. Le taxi-service nous attendait, derrière la guérite et les barbelés. Ils sont ouverts à présent mais je me souviens, ou Raed m'a parlé, je ne sais plus j'étais si petite, de ce jour où ils les ont refermés et où le monde s'est émietté en losanges de fer. Et encore maintenant, quand parfois je sors, je retiens mon souffle comme si des yeux invisibles m'épiaient, comme si le fer s'enfonçait dans ma chair le dehors n'est pas pour toi. Ils sont comme ça, ici, Raed et Youssef aussi, ils veulent toujours se souvenir, surtout ne rien oublier, l'âge des morts et les noms des villages, ils suspendent à leurs murs les clefs des maisons perdues, encastrent dans les parpaings les fenêtres qui ouvraient sur leurs champs d'oliviers et chaque jour les nettoient pour mieux voir leur absence, ils accrochent en reliques leur douleur, leurs défaites. C'est ainsi, ceux d'en face attendent et nous, nous nous souvenons. Parfois je ne comprends pas, à dix-sept ans je suis trop jeune pour les souvenirs — quant à l'avenir, des routes, me disais-je dans le taxi, je veux des routes, des routes blanches et vides, des ponts suspendus et des montagnes écartelées, des océans et

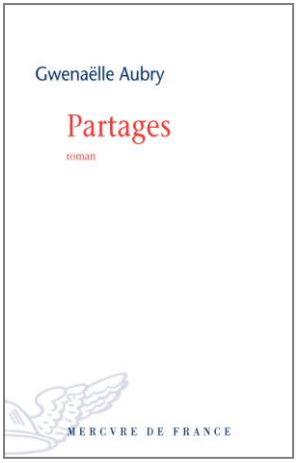
des déserts, et marcher, marcher jusqu'à avoir les pieds en sang et le ventre soufflé. Mais ils prennent soin de nous, les autres, ils ont pensé à tout : ces parcelles d'espaces, ces miettes de terre qu'ils nous ont laissées, le temps qu'il faut pour les traverser les étire comme une peau élastique. Si l'on pouvait convertir les heures en terre, alors nous serions riches d'un pays infini. Père n'était pas rentré, nous savions que le check-point était ouvert. Ils sont bien réels, ici, les barbelés, et dans les guérites les soldats sont là, et les pupilles rouges des caméras. Le taxi nous a souhaité bonne chance, nous avons rejoint la file. Toute petite j'ai appris ça, attendre, attendre des heures en plein soleil sans bouger, sans ciller sous le regard des soldats (je préfère ceux qui ont des lunettes noires, on ne voit pas leurs yeux glisser sous nos manteaux), sans crier quand du bout de leurs armes ils crèvent les fruits que les vieilles vont vendre au marché, quand ils jettent à terre les papiers d'une femme enceinte et l'obligent à se baisser pour les ramasser, quand ils ordonnent aux garçons de dénuder leur ventre dur, quand ils tordent leurs bras et les emmènent plus loin, dans l'angle mort d'un mur — suspecte, je le suis, je le sais, nous sommes nés menace, nous sommes le danger. Certains prient ou chantent en silence, on voit leurs lèvres remuer. Moi, je sais autre chose, depuis l'enfance je me suis entraînée : je fixe le pouce de ma main droite jusqu'à ce qu'il me devienne étranger, aussi indifférent qu'un ver, et je laisse là mon corps, ma tunique de peau, je pars toute seule, je m'en vais, je cours, je vole, je

Extrait de la publication

Merci à tous ceux qui, à Jérusalem, Tel-Aviv, Ramallah, dans les camps de réfugiés de Deishe et al-Amari, m'ont parlé et accueillie, et tout particulièrement à Fayrouz Abboud, Lionel Choukroun, Yehudith Elkana, Rima Ghrayeb, Patrick Girard, Mathilde Hervé, Pascal Janovjak, Delia Laghrour, Monique Liberman, Mazen Nofal, Marie Shek. Et à ceux qui, en France et aux États-Unis, m'ont eux aussi aidée à passer les frontières, réelles et fictives : Yves Bonnefoy, Isabelle Gallimard, Valentine Goby, Thierry Hesse, Pascaline Mangin, Adrien Moinet, Wajdi Mouawad, Juliette Senik, Paul de Sinety, Elias Stahl, Inès Weill-Rochant.

Les textes cités en italiques p. 83 à 88 sont extraits de *Histoire de l'autre*, trad. fr. Liana Levi, 2004, préface de Pierre Vidal-Naquet, introduction de Sami Adwan, Dan Bar-On, Adnan Musallam, Eyal Naveh.

Extrait de la publication



Partages
Gwenaëlle Aubry

Cette édition électronique du livre
Partages de Gwenaëlle Aubry
a été réalisée le 18 juillet 2012
par les Éditions du Mercure de France.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782715233072 - Numéro d'édition : 244996).
Code Sodis : N53252 - ISBN : 9782715233096
Numéro d'édition : 244998.

Extrait de la publication